

CHARLES – BRUN

MISTRAL PRÉCURSEUR ET PROPHÈTE

CHARLES - BRUN

MISTRAL

PRÉCURSEUR ET PROPHÈTE

LES ÉDITIONS DU MONDE MODERNE

2, RUE BLAISE-DESGOFFE, 2

A PARIS

L'Œuvre de Mistral est plus riche de plus d'avenir encore que de passé...

E. GAUBERT et J. VÉRAN.

PREFACE

On ne cherchera ici ni détails biographiques, ni anecdotes sentimentales et pittoresques le public en est gavé, en cette année de centenaire. On n'y cherchera pas davantage une étude critique: les poèmes de Mistral n'y seront cités que pour les idées qu'ils traduisent, avec quelle ampleur et quelle magnificence, on le sait de reste. Et même toute la philosophie, ou, si l'on préfère, toute la doctrine mistralienne n'y sera pas exposée complètement: il y faudrait un gros livre. Elle n'y sera vue que sous un angle particulier: celui de sa nouveauté prophétique: est-il vrai, comme le dit l'épigraphe que nous avons choisi (1), que l'œuvre de Mistral soit riche de plus d'avenir encore que de passé?

Au surplus, le lecteur excusera le ton didactique ou oratoire et la sécheresse de ce petit ouvrage, s'il veut bien se souvenir que c'est la mise au point d'un cours professé au collège, des Sciences sociales (1911-1912), dont certains thèmes repris récemment par d'autres auteurs ont paru nouveaux.

(1). E. GAUBERT et J. VÉRAN, Anthologie de l'amour provençal, au Mercure de France .

Peindre un Mistral ainsi tourné vers l'avenir ne manque pas de hardiesse. L'opinion courante en fait un tenant du passé, un ennemi des progrès modernes. — L'attachement religieux au passé pour toutes choses, écrivait, il y a plus de trente ans, M. Edouard Conte, (1) voilà le secret de la ferveur provençale de Mistral. Il est né avec la piété du passé. Pour lui, il n'y a de vivant que ce qui n'est plus, ce qui tend à n'être plus. Les textes ne manquent pas, que l'on peut solliciter. Mistral a célébré du vieux passé le temps charmant, le temps des vieux, d'antique bonhomie, où les maisons n'avaient pas de serrure . où la Comtesse(c'est la Provence) tout le jour chantait, au balcon, sa belle humeur.

Il a regretté l'époque qui vît cent troubadours et tout un peuple libre, jeune, heureux de vivre aux pieds de la beauté . Dans le Poème du Rhône, il fait rencontrer sur le fleuve un vieux bateau, halé de la rive, et un bateau moderne à vapeur.

Le Caburle représente la tradition; le Crocodile, le progrès. Ce choc de deux bateaux va plus loin qu'eux: c'est une fortune échue aux grands poètes de pouvoir inscrire une philosophie dans un symbole: il est le choc de deux civilisations, de l'ancienne Provence contre la nouvelle. Et, quand le progrès l'a emporté, quand le crocodile, pareil au dogue qui secoue sa proie, a fait sombrer le Caburle, monte mélancoliquement la plainte du patron Apian: — C'est la fin du métier... Pauvres collègues, oui, vous pouvez bien dire: Adieu la belle vie! Il a crevé pour tous, aujourd'hui, le grand Rhône.

Joignons-y des boutades, comme celle de la lettre à Jules Cassini, qui demandait à Mistral son opinion sur un sonnet:

(1). Echo de Paris, 24 août 1894.

p9

Il faut ôter progrès de ce beau sonnet; il n'y a rien d'aussi anti- poétique que ce mot de journaliste et de démocrate de village. Ce sent le beurre de charogne et l'eau-de-vie de pomme de terre (1). En voilà assez, semble-t-il, pour justifier cette opinion courant dont nous parlions tout à l'heure.

Regardons d'un peu plus près.

Que voit, que regrette Mistral dans ce passé, qu'il nous repré- sente sous des couleurs si riantes et, sans doute, trop flatteuses?

Il est d'abord frappé par son incomparable splendeur: sa patrie provençale y a connu l'apogée elle a rayonné sur l'Europe? — Et toi, Provence, plus jamais tu n'as eu siècle aussi illustre! C'est quelle était libre, autonome. Nous étions autrefois un peuple. Notre roi était à Aix. Nous écrivions nos lois nous-mêmes. Nous conservions la langue qu'elle-même, la Nature, nous mettait sur les lèvres... Dans Aix un sous-préfet remplace nos comtes. Un ensemble de petites républiques assurait à la Provence du pas ses libertés communales, apprentissage des libertés politiques, Mistral ne sépare jamais les unes des autres: il fait confirmer par la reine Jeanne les fors provençaux. Alors, nous avions à consuls et de grands citoyens qui, lorsqu'ils sentaient le droit dedans, savaient laisser le roi dehors... Aujourd'hui, nous nous blottissons devant la face d'un gendarme!

Ainsi, dans le passé, Mistral regrette la vie indépendante heureuse des villes, mais aussi la vie indépendante et heureuse des charretiers, qui battaient les grandes routes et s'y croyaient seuls maîtres... Comment n'auraient-ils pas chanté?, et celle des mariniers sur mer ou sur le Rhône, qui vont

chantant eux aussi, et celle des paysans qui ne relèvent que de Dieu et, le dimanche, après les vêpres, font la farandole au son du tambourin. Du passé, il retient la simplicité, le travail dans, la joie, le bonheur d'une existence appliquée et que de vains désirs ne tourmentent point en somme, le contact avec la nature, l'acceptation des lois naturelles. A ce titre, il glorifie le rustique, qui reste le plus près de cette nature, qui est le moins atteint par des agitations superficielles ou des civilisations frelatées.

(1). Cité par A. MARTIN, Après la mort de Frédéric Mistral.

La fin d'Eclaboussure est un hymne au paysan, pareil aux noyers de la lande, rugueux, robustes, calmes, immobiles . Il retient du passé certains traits, disions-nous, et nous aurons à revenir sur cette idée essentielle qu'il convient de distinguer dans le passé ce qui est vivant et ce qui est mort et de se demander si la connaissance, l'amour, l'interprétation de ce passé ne sont pas les meilleures conditions de progrès et d'avenir.

Au demeurant, la notion de progrès est singulièrement confuse, équivoque. En général, nous entendons par là les inventions modernes, les communications facilitées, le confort accru, en somme un progrès purement matériel.

Grande parole de Rabindranath Tagore: — L'Europe répond ascenseur, avion ou chauffage central, quand on dit civilisation . Il est incontestable, par exemple, qu'il est plus facile et plus court, et de beaucoup! d'aller de Paris à Marseille, aujourd'hui qu'autrefois. Il y a progrès. Mais ce progrès, matériel est-il accompagné d'un progrès morale? L'homme qui se déplace avec cette aisance, qui ne dit plus: — toute la terre, mais rien que la terre, en est-il plus vertueux? ou plus heureux, même? Du point de vue du pittoresque, de l'art, de la beauté, le progrès est-il sensible? Faguet voyait, chez les Encyclopédistes, l'amour de la nouveauté, à peu près quelle qu'elle soit ou puisse être..., même quand le passé donnerait raison aux plus vifs et aux plus impérieux de leurs instincts. Position aussi fautive que celle des misonéistes, que tout changement exaspère ou hérissé. Rien n'indique, a priori, que les diverses sortes de progrès se juxtaposent et se multiplient l'une l'autre: elles peuvent être en rapport inverse. Kropotkine, qu'il serait aventureux de traiter de réactionnaire, érigeait en règle que tout progrès s'accompagne d'une régression. En tout cas, il ne faudrait pas pousser un esthéticien pour lui faire avouer, que, si nous pouvons égaler Phidias ou Ictinos, il nous sera difficile de les surpasser. Autrement qu'eux, oui: mieux, non. Cependant, nous sommes mieux éclairés, chauffés, meublés, transportés d'un point à l'autre que les Grecs du Ve Siècle.

Concevons donc qu'un poète comme Mistral, demeuré, lui aussi, très près de la terre, de la vie familière et simple, ait pu, sans passer pour un affreux rétrograde, être sensible à ce qui faisait le charme de l'existence d'autrefois: bonhomie, variété, pittoresque. Beaucoup sont venus à sa doctrine, parce qu'ils s'effrayaient de voir la France tendre vers une sombre et monotone uniformité et qu'un globe rasé, sans barbe ni cheveux, roulant dans les cieux comme un grand potiron, ne leur offrait pas, non plus qu'à Musset, une image fort attrayante.

Mais l'erreur serait lourde d'enfermer la philosophie de Mistral dans un sentiment de regret: ça été le point de départ, le propulseur, si l'on veut. A la lueur du passé, il va maintenant voir et éclairer l'avenir. Il couve la foi d'une renaissance .

LA RENAISSANCE RÉGIONALISTE

Quand le président de la République (c'était alors M. Poincaré) vint, en 1913, saluer à Maillane le vieux poète, Mistral, nous dit Marius André (1), le recevant au seuil de son petit jardin, avec la noble simplicité qu'il apportait à ses moindres actes, parla, pour la dernière fois (2), en apôtre, en chef mystique des revendications régionales et il en profita pour affirmer au chef de l'Etat la réalité profonde des provinces, de leur vie et de leurs libertés particulières:

— En venant saluer dans son humble village le poète provençal qui ne l'a jamais quitté, vous témoignez très haut vos sympathies pour ce régionalisme dans lequel la France aura, j'en ai la foi, son rajeunissement. Paroles, ajoute l'auteur, qui devaient être son testament politique... Régionalisme. Le mot, dit- on, n'avait pas infiniment plu d'abord à Mistral.

(1). La vie harmonieuse de Mistral, Plon.

(2). Il devait mourir l'année suivante.

En 1900, année où se fonda la Fédération régionaliste française, qui a tant fait pour propager le vocable et les idées qu'il recouvre, le grand poète; nous apprend M. Charles Maurras (1), avec ce juste sens des mots qui n'appartient qu'à la famille des muses, déplora qu'on n'eût point usé, d'un terme plus sonore, plus agréable: — claquant mieux, écrivait-il dans son beau provençal.

De fait, le mot n'est pas fameux: je puis bien l'avouer après avoir fait tout mon possible pour le faire entrer dans l'oreille et le cerveau de nos contemporains. Il n'a pour lui que d'être commode, étant obscur et prêtant à des interprétations diverses, de la plus sage décentralisation au fédéralisme.

Sans aller jusqu'à lui appliquer la boutade de Georges Sorel:

— L'expérience de la théorie marxiste nous montre de quelle importance peut être l'obscurité pour donner de la force à une doctrine, nous reconnaissons qu'il doit une large part de son succès à ce qu'il est un peu une terre vague, comme l'a défini l'un de nos maîtres, M. Charles Le Goffic.

Quoi qu'il en soit, et sans épiloguer davantage sur les raisons du succès, Mistral, en 1914, employait le mot. Il l'avait accepté ou, mieux, reconnu: c'était son fils. Je sais bien qu'il a refusé de revendiquer le mérite de la renaissance régionaliste: dans une lettre publiée par l'Echo de Paris (2), il écrivait:

— L'honneur que l'on me fait, en m'attribuant la direction de cette palingénésie, est tout au moins exagéré. Lorsqu'une évolution sérieuse, inéluctable, se manifeste dans l'histoire, les personnalités n'en sont que les outils. Les jeunes gens qui, en tous pays, aspirent à un état nouveau qui leur rende l'enthousiasme, la liberté d'agir, la joie de vivre, n'ont été amenés à cette ascension d'âme que par la lassitude de la banalité, cette moderne forme de toutes les servitudes.

(1). Action française (revue), 1er octobre 1904.

(2). 25 février 1895.

— Si quelques-uns d'entre eux veulent bien me saluer comme un protagoniste, c'est qu'ils auront lu dans mes œuvres quelques refrains indépendants qui répondent à leurs desiderata, Mais ce qui fait la force de ce mouvement régionaliste, fédéraliste si l'on veut, qui de partout se manifeste, c'est qu'il n'a pas de chef, c'est qu'il est l'expression des libres volontés, c'est qu'il vient en sa saison, comme les plantes de la terre et les effluves du soleil.

Il est vrai, il est très vrai. Un tel mouvement, d'une telle richesse et d'une telle ampleur, ne saurait être l'œuvre d'un homme. Mais les jeunes gens qui voyaient un protagoniste dans Mistral, et dont quelques-uns touchent maintenant à la vieillesse, ne le saluaient pas comme l'auteur de quelques refrains indépendants. M. Charles Maurras, que nous citons tout à l'heure, rappelle à son propos, l'action d'un Garibaldi. Porté sur le champ de bataille dans sa voiture, le patriote italien disait, d'une voix basse, aux officiers qui venaient prendre ses ordres: — Allez, messieurs, et les chemises rouges, sur ces mots simples, couraient se faire tuer. La prise d'un Mistral, qui n'a rien de romantique, qui n'a envoyé personne à la mort, est du même ordre. Ce que nous avons retenu de lui, c'est une doctrine, magnifiée dans ses poèmes, codifiée dans le recueil de ses discours (1), éparse dans l'Armana provençal et dans ses articles de l'Aioli. Et Mistral a sans doute raison: l'écrivain n'exerce une influence profonde que s'il exprime avec force et, dans son cas, avec beauté, ce que ses contemporains sentent confusément, s'il les révèle à eux-mêmes. On ne compte plus, depuis la Restauration, les réquisitoires dressés contre une centralisation excessive, les regrets des poètes et des artistes. Lavisse a montré, dans l'histoire politique de l'Europe au XIXe siècle, ce qu'il nomme le besoin croissant de différenciation. Mais avoir deviné, avoir traduit, — voilà pour le prophète — avoir indiqué la voie et s'y être résolu ment engagé, — voilà pour le précurseur — tel fut le rôle de Mistral: et il est assez grand.

On ne nous demandera pas de retracer ici les étapes du mouvement régionaliste. Qu'il nous suffise de marquer que l'on n'écrira pas l'histoire de notre âge sans lui faire sa part, ou encore que, il y a cinquante à soixante ans, on disait la province, terme abstrait, un peu méprisant, et que l'on dit aujourd'hui, les provinces, réalités vivantes et diverses.

(1). Discours e dicho, Avignon, Roumanille.

Si le mot régionalisme recouvre, nous l'avons dit, tout un ensemble d'aspirations, il est un point, négatif, sur quoi tous les régionalistes sont d'accord, et c'est la lutte nécessaire contre la centralisation, contre l'uniformité, qui n'est pas l'unité, mais sa contrefaçon malfaisante et grossière. Le principe où ils se rencontrent tous est que, le climat, l'habitat, la culture, les traditions, le tempérament physiologique et moral de l'indigène présentant, en France (1), des variétés incontestables, il est absurde de ne pas tenir compte de ces variétés.

(1). Notons ici, une fois pour toutes, que ces principes régionalistes n'ont rien de spécifiquement français et ont leur application ailleurs.

Or, la centralisation est un rouleau, a dit et répété Mistral. Encore faut-il s'entendre. Proudhon l'a très bien montré (1): autorité et liberté sont les deux notions primordiales, les deux principes fondamentaux et antithétiques de tout gouvernement: il ne peut y avoir, en pareille matière, qu'une question de temps et de mesure. Le fait est que, la centralisation ayant été utile à notre pays, une certaine centralisation lui étant encore nécessaire, le régime définitivement instauré par la constitution de l'an VIII nous impose une centralisation excessive.

Poète et philosophe, Mistral a fait exactement le point. Je n'éprouve nul scrupule à le citer ici longuement, tant les précisions sont nécessaires et les incompréhensions faciles. Et tout le régionalisme est là, du moins toute la partie négative et de lutte du régionalisme.

Nous sommes à Albi, en 1879. On a, naturellement, traité Mistral de séparatiste, dans la presse parisienne: l'histoire a de ces recommencements. Il va répondre, sans vaine polémique, mais avec quelle hauteur et quelle fermeté de vues!

— Les corps célestes qui tournent et se meuvent si magnifiquement dans l'immensité de Dieu sont soumis, vous le savez, à deux forces majeures: l'une qui les lance à travers l'espace comme la pierre d'une fronde; l'autre, qui les retient et les attire vers son centre. Du contrepoids de ces forces naît l'ordre miraculeux qui règne dans le ciel, naît éternellement l'harmonie du monde.

Les sociétés humaines sont soumises aussi à deux mouvements contraires qui sont les éléments de leur progrès et de leur vie; ces mouvements sont le besoin d'unité et le besoin d'indépendance.

(1). Le Principe fédératif.

Et la suprême sagesse du législateur serait, je crois, de trouver l'équilibre qui doit contrebalancer et maintenir d'accord l'indépendance et l'unité, d'accomplir, en un mot, la loi de Notre- Seigneur: Sicut in caelo et in terra.

Une fois que l'unitarisme a pris son élan, si rien ne l'arrête, il passe le rouleau sur tous les clochers, sur toutes les mottes, sur tous les courages; et, ne tenant aucun compte des usages, ni de l'histoire, ni de la langue, ni du climat, il veut faire boire tous les hommes à la même gourde, il transforme peu à peu la nation en troupeau...

L'extrême indépendance n'est pas moins dangereuse car, faute de gouvernement et d'unité de vue, une nation peut se déchirer, elle peut s'épuiser jusqu'à la moelle dans la guerre civile, se pulvériser et s'anéantir.

De la combinaison d'une loi unitaire avec l'indépendance qui est nécessaire à l'homme sortiront donc la dignité pour tous, la liberté, la vie et la variété dans l'harmonie.

Où en sommes-nous, aujourd'hui? La France, notre France, a lutté de longs siècles pour avoir l'unité. Et le Midi, nous pouvons le dire, s'est donné tout entier à cette haute entreprise, et il a tout sacrifié pour l'union, pour la paix, pour la grandeur de la patrie. L'unité, grâce à Dieu, est faite pour toujours! Elle est faite et consacrée autant par le malheur, partagé en commun, que par la commune gloire.

Mais, messieurs, du moment que nous voulons être des hommes, que nous voulons rester libres, que nous voulons croître de plus en plus et prendre notre essor, ne devons- nous pas nous garantir contre l'abus de l'unité, contre cette puissance terrible, démesurée, la centralisation, qui vient nous imposer, jusque dans le dernier village des Pyrénées et des Cévennes, non seulement ses modes et son uniforme, mais encore ses folies, ses bourdes, ses misères (1), cette centralisation qui veut se mêler de tout, qui détruit nos coutumes, notre amour du terroir, notre attachement aux choses environnantes et qui tranche le nerf de l'opiniâtreté nationale, et qui va jusqu'au tuf dessécher les sources de notre indépendance!...

... Le Félibrige représente l'antique indépendance de ces races fières qui font la farandole dans l'histoire de France, qui veulent bien s'unir et s'embrasser par mariage, mais qui, comme nos femmes, entendent réserver et sauver leur dot (2).

Mettez à part la magie du verbe, les images grandioses ou familières: les orateurs régionalistes n'ont jamais fait que développer le résumé fourni par Mistral.

On a remarqué, dans ce qui précède, des mots encore plus chargés de sens que les autres: les éléments de leur progrès et de leur vie. C'est ici le lieu de revenir à la philosophie du progrès selon Mistral. On va voir que, loin d'être son adversaire, il cherche à lui donner ses véritables règles. Dans un double effort de conciliation, (n'oublions pas qu'il réclame un ordre, une harmonie), entre l'individualisme et le groupement, d'une part, entre le progrès et la tradition de l'autre, il a été le véritable précurseur des thèses que Maurice Barrès devait soutenir avec éclat.

(1). Comparer, entre dix autres textes, cette strophe du poème A notre peuple: — On patine ton cerveau, comme un niais on t'endoctrine, afin que la manivelle tourne tous au même biais.

(2). Discours e dicho, traduction française de Marius ANDRÉ.

LE BARRÉSISME

Je crains que beaucoup d'amis du régionalisme en. soient amis pour des raisons sentimentales. Barrès, recevant Jean Richepin à l'Académie française, s'élevait contre une conception qui fait des régionalistes de purs dilettanti, ayant le culte du bibelot, au mieux, faisant besogne d'embaumeurs .

Le maintien des coutumes pittoresque, des fêtes et des cortèges, des danses et des chansons, des costumes bariolés, gais et seyants, est, sans doute, une partie de notre programme. Mistral n'a rien négligé de tout cela, lui dont l'œuvre est un musée véritable et qui a fondé le Museon arlaten, institué la fête parthénienne. Mais le régionalisme, qui est d'abord une méthode et une discipline, est encore une philosophie. On dit, de coutume, que nous, devons à Barrès la doctrine de la terre et des morts: et nous ne voulons rien retrancher de son mérite. Mais, d'une part, comme l'a fait remarquer M. André Chamson (1), il a limité sa loi de la terre et des morts dans le temps et dans l'espace, sur elle il a construit le nationalisme, avec tout son cortège de certitudes sociales, d'obligations politiques . Mistral est plus vaste et plus haut.

(1). L'Homme contre l'histoire, Grasset.

D'autre part, il y a toujours, chez Barrès, quelque chose de volontaire et de tendu. Non qu'il convienne de ne pas le croire sincère: à un certain moment de la vie, a dit M. Paul Bourget (qui, du reste, était fort loin de penser à lui ce jour-là), nos attitudes trop prolongées deviennent des sortes de sincérités. Barrès était convaincu: mais il s'était convaincu. Mes rapports avec la Lorraine, a-t-il pu écrire (1), sont d'un mariage, je la crée et je me crée.

On sait, d'ailleurs, son évolution. Après avoir écrit plusieurs livres d'un anarchisme intellectuel et élégant, après avoir prêché le culte du moi, l'égotisme, il est devenu un excellent régionaliste. On le lui a abondamment reproché; on a tenté de le mettre en contradiction avec lui-même, on a dit que cet indépendant forcené se créait des entraves. Il a répondu que, précisément en étudiant son moi, il s'était aperçu que ce moi n'était pas isolé, qu'il était comme un anneau d'une longue chaîne. Et alors il est allé vers sa terre natale pour lui demander les lois de son développement; il s'est rapproché de ses ancêtres. Il a senti qu'il était Français parce que Lorrain, et que, en retrouvant sa conscience lorraine, il enrichissait, il éclairait sa conscience française.

Chez Mistral, rien de semblable à cette recherche passionnée. Le développement normal d'une saine et tranquille notion. Le poète a toujours été en communion avec ses morts;

(1). Mes Cahiers, tome I, Plon.

p27

il a emprunté le meilleur de son œuvre au sol natal; il a, avant Barrès, accepté leur déterminisme . Ingénieusement, M. Chamson commente la parabole de la branche des oiseaux, inscrite au début de *Mirèio*: — Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes de notre langue provençale, fais que je puisse atteindre la branche des oiseaux. C'est la branche des oiseaux, poursuit M. Chamson, qu'il a toujours voulu atteindre, et, dans sa philosophie de l'histoire, il a cherché de la même manière les rameaux éternellement protégés, éternellement offerts à la soif de l'homme. Disons simplement qu'il se soumet aux lois de nature, qui sont immuables. Car les houles des siècles, et leurs tempêtes et leurs horreurs, en vain mêlent les peuples, effacent les frontières: la terre maternelle, la Nature, nourrit toujours ses fils du même lait; sa dure mamelle toujours à l'olivier donnera l'huile fine (1). C'est-à-dire qu'il est vain de s'insurger contre les nécessités naturelles: un Provençal, né en Provence, sous un ciel déterminé, est, comme l'olive ou le raisin, un fruit susceptible de se développer pleinement dans le sens seul que la nature lui indique.

(1). Calendau.

A pousser la thèse à l'extrême, qui serait ici l'absurde, le régionalisme d'un Mistral ou d'un Barrès nous ramènerait donc, par un détour philosophique, à l'ancien servage, et cela dans une existence moderne qui rend dangereux et souvent impossible le strict attachement à la glèbe. C'est prêter une sottise à l'adversaire pour le plus aisément, réfuter.

— Est-ce à dire, écrivait Barrès, qui avait prévu l'objection, que nous voulions nous mettre en travers d'une évolution générale et, par je ne sais quelle discipline évidemment impuissante, attacher l'individu à son clocher comme l'animal à son pieu? Indigne supposition (1). Ce qui est mauvais, c'est le déracinement total, la rupture de toutes les attaches. Ce qui importe, c'est que, les préjugés héréditaires de caste ou de paroisse qui faisaient une raison aux petits groupes étant dissipés, un néant moral ne leur succède pas et que le petit génie local demeure dans la région pour animer d'une nuance d'âme particulière la science internationale.

Mistral n'a pas quitté Maillane: mais il n'a pas méprisé Paris, ni ceux qui l'habitent.

Génie sage et mesuré, il a, disions-nous tout à l'heure, une doctrine qui se résume en un essai de conciliation. Il est individualiste: il veut, nous l'avons marqué, la pleine expansion de l'individu: il sait, cependant, qu'il y a un bon et un mauvais individualisme. L'erreur est, à ses yeux, de tolérer que l'individu, s'il lui plaît, tâche à se développer même contrairement aux nécessités que lui imposent son origine et son ascendance, veuille s'affranchir du groupe naturel héréditaire, Il n'aura son plein et fructueux développement que sous elles.

— Saint Paul, dit M. Paul Bourget, Saint Paul s'écriait: — Étant lié, je suis libre, signifiant par là que l'activité humaine est d'autant plus souple et plus forte quelle se règle.

... L'individu n'est-il pas d'autant plus fort qu'il est associé à quelque groupement sur lequel il s'appuie? Si bien que le véritable individualisme, c'est la rupture avec l'individualisme.. Une telle conclusion semble contradictoire. Réfléchissez-y.

Elle n'est qu'exacte.

(1). La Terre et les morts.

L'individu, dans la doctrine mistralienne, doit concéder aux groupements naturels et traditionnels, commune, associations corporatives, région, nation, fédération internationale, tous ceux de ses droits dont l'abandon lui assurera des avantages supérieurs à ceux que lui assure leur maintien. Et ce que nous disons de ses droits civiques vis-à-vis les groupements, nous le disons, vis-à-vis sa longue lignée, des droits de sa sensibilité et de son intelligence. Par ces concessions intelligentes se crée l'harmonie.

— Le problème, disait Boutroux, n'est pas de détruire l'individualité de chaque être, de chaque groupe, de chaque communauté, de chaque forme distincte de la nature humaine, mais bien de la faire contribuer, selon ses aptitudes, à l'harmonie de l'ensemble.

Cela suppose une discrimination, un choix. Par où nous voyons que Mistral veut concilier progrès et tradition. Il y a, dans la terre et les morts, une grande leçon de solidarité. Auguste Comte a dit que l'humanité est faite de plus de morts que de vivants. Mais, si nous devons beaucoup à nos ancêtres, nous devons beaucoup aussi à notre descendance. N'étant qu'un moment de l'humanité, il nous faut choisir parmi ce que nous ont légué nos pères et préparer l'avenir de ceux qui nous suivront. Cela nous soutient et nous lie.

Mistral a chanté les aïeux: — Honneur à nos aïeux, si sages, si sages, honneur à nos aïeux que nous n'avons pas connus. Songeons qu'avant-coureurs, ils coururent pour nous, et qu'ils ont fait grandement merveille. Seuls, les peuples abâtardis renient leurs ancêtres. Il a célébré, nous l'avons vu, la gloire de la Provence du moyen âge, avant la croisade: remontant plus haut, il connaît et vénère toutes les ascendances de son peuple, l'ascendance latine et, par delà, l'ascendance grecque:

— Nous sommes les rejetons de la Grèce immortelle nous sommes tes enfants, Orphée, homme divin! Des Grecs, le Provençal tient, disait Anatole France, un sentiment parfait de l'ordre et de la mesure, ... cette eurythmie qui fait de toutes les pensées une musique. L'ascendance chrétienne, aussi: et il la recule jusqu'à l'Ancien Testament. Il a traduit la Genèse, induit à ce travail par la singulière analogie de la vie biblique et de sa langue pastorale avec celle des pâtres et des gardians de Provence. Il a fait aux saints du pays une large place dans son œuvre. Même, il accepte les croyances populaires, fussent-elles de pures superstitions: le chant VI de Mirèio en est un véritable recueil.

S'il agit ainsi, c'est qu'il dirait volontiers, avec Barrès, que l'on ne fait pas l'union sur des idées, tant qu'elles demeurent des raisonnements; il faut qu'elles soient doublées de leur force sentimentale. A la racine de tout, il y a un état de sensibilité.

Développer ces forces inconscientes, voilà un moyen sûr d'enrichir les âmes. Une des raisons pour lesquelles Mistral a défendu si ardemment la langue native est que cette langue porte avec elle des trésors: le paysan provençal qui oublie le provençal perd, en même temps, la connaissance de toutes sortes de diversités qui faisaient sa vie charmante et pleine, de toutes sortes de sentiments qui l'élevaient et qui étendaient sa vue: — Il ne connaîtra plus l'heure au soleil... les vieux chemins ne lui diront plus rien...

Mais n'allons pas croire que ce respect et cet amour du passé contraignent Mistral, et les régionalistes qui le suivent, à une doctrine de stagnation.

— La stabilité et la variabilité, a dit Gustave Le Bon, sont deux des plus énergiques facteurs de la naissance des civilisations, de leur progrès et de leur décadence. En sorte que la condition fondamentale du développement et de la civilisation d'un peuple est double et en apparence contradictoire. En apparence, seulement: Mistral concilie les deux termes. Conservons du passé les grandes fondations: les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut; mais tenons l'œil ouvert autant que la mémoire; vers le libre avenir, clarté qui toujours croît, cheminons confiants, sans peur et sans ressaut (1).

Le régionalisme fait des concepts fondamentaux de nos ancêtres, (c'est le mot de Barrès, à rapprocher des grandes fondations dont parle Mistral), les assises de notre existence présente, dans la mesure où ces concepts résultent de la nature même des choses: voilà pour le respect du passé. Mais il se réserve de choisir dans ce passé, d'en rejeter ce qui est mort et de modifier ses concepts, à son tour, dans la mesure que fixent les lois naturelles. Ce n'est donc pas une tradition figée, une immobilité mortelle, où Mistral nous condamne: il emprunte seulement au passé tout ce qui est logique et vivant, suivant la formule baconienne que, pour commander à la nature, il faut d'abord lui obéir.

Le Play, qui n'était pas un révolutionnaire, parlait fort bien des bonnes traditions, des traditions bienfaisantes. C'était dire qu'il en était de plusieurs sortes. Qui soutiendrait sérieusement que le régionalisme obligé à conserver un remède de bonne femme, par exemple, ou un mode de culture notoirement insuffisant? La première leçon que nous donnent les ancêtres est celle d'une constante adaptation, d'une création constante. Mistral l'accepte, comme les autres, avant les autres. Nul, dit M. Léon Daudet, n'a plus ardemment chanté les aïeux si sages, revivant en nous. Il a discerné leurs apports, il a célébré leur sagesse: mais il n'a subi ni leurs tiraillements ni leurs contradictions; mais il les a coordonnés en lui (1).

(1). Lis Isclo d'or.

Soutiendra-t-on encore que la tradition, même sélectionnée, même interprétée de la sorte, s'oppose invinciblement au progrès? La condition du progrès véritable ne serait-elle pas, à l'inverse, une interprétation saine de la tradition?

— C'est toujours, disait, Gaston Paris, quand on rénova le théâtre breton, c'est toujours en se rattachant aux traditions, aux survivances du passé que l'avenir peut se fonder et se développer. Et M. Poincaré, inaugurant le musée lorrain: — Rien de solide et de durable ne s'édifie sur le mépris des traditions: c'est folie de vouloir rompre la chaîne entre le passé et l'avenir. Comment bâtir, en effet, si l'on néglige tant de forces accumulées et tant de leçons? Et qui cède à la séduction de la nouveauté du jour ne risque-t-il pas de nous ramener des formes vieilles, véritablement vieilles, celles-là, et condamnées par l'expérience? Car il ignore, puisqu'il fait profession d'ignorer le passé, les raisons convaincantes pour lesquelles les hommes d'autrefois les rejetèrent.

Un régionaliste ne se juge pas isolé dans le cours des générations; il n'estime pas que chacune de ces générations puisse, sans péril, reprendre à pied d'œuvre tout le travail accompli par chacune de celles qui l'ont précédée; mais il ne s'inspire de la règle des ancêtres que pour les dépasser, s'il lui est possible.

(1). Les Œuvres dans les hommes.

Ainsi d'un Mistral. Il a interrogé le lion d'Arles pour savoir quel est le destin de la Provence et sa tâche marquée dans le ciel. Le vieux monstre lui a répondu: — Par la ruse ou le négoce, que s'élève qui voudra; par les armes et le tumulte, que triomphe qui pourra: toi, Provence, trouve et chante! et, marquante par la lyre ou le ciseau, répands-leur tout ce qui charme et qui monte dans le ciel (1) Mistral, écrivain, écrira en provençal, dans la langue traditionnelle de son peuple: mais il épurera cette langue, il en fera un idiome littéraire, il en tirera des chefs-d'œuvre immortels.

(1). Lis Isclo d'or.

LA PÉDAGOGIE MODERNE

A peu près tous les problèmes sociaux se peuvent ramener à des problèmes d'éducation. Voulant éduquer, ou, mieux, rééduquer le peuple provençal, Mistral a des vues singulièrement générales et neuves. Il est un précurseur en pédagogie, comme en bien d'autres domaines: et la preuve en est que

beaucoup de ses critiques, auxquelles nous ferons néanmoins une place pour mesurer le chemin parcouru, ne sont plus justes, ou ne le sont plus autant. Non qu'il se soit trompé: il avait indiqué la voie. D'une façon générale, la pédagogie moderne, ce que l'on a appelé l'école nouvelle, réclame plus de liberté et d'initiative chez l'enfant, un enseignement moins livresque, des ouvertures sur le dehors, le processus du connu à l'inconnu, le contact avec les réalités. C'est parce qu'il défendait, déjà, ces principes, aujourd'hui admis couramment, que Mistral a été parfois si dur pour les pédagogues.

— Ah! notre école buissonnière d'antan, notre libre éducation rustique où nous apprenions, où nous voyions tant de mystères de la nature!... Et comme ils sont à plaindre, de notre point de vue de poètes tout simples, ces pauvres enfants d'à présent que l'on achemine à cinq ans vers les écoles froides et tristes pour leur arracher avant l'heure leur naïveté, leurs jolis enfantillages (1)!

Je ne crois pas, du reste, que l'école buissonnière, dont Mistral a si bien décrit tous les charmes, représente tout son idéal en, matière d'enseignement. Mais il se souvient que le fossé du Puits à roue fut le premier livre où il apprit, en s'amusant, l'histoire naturelle, qu'il en a plus appris, bien sûr, dans les sauts et gambades de son enfance populaire que dans le rabâchage de tous les rudiments », alors que l'école fait des enfants de petits niais qui sont, dans le pays, tels que des enfants trouvés, sans attaches ni racines, car il est de mode, aujourd'hui, de renier absolument tout ce qui est de tradition (2). Que l'on donne à l'école ce caractère réaliste et concret, reconnu maintenant comme nécessaire, le poète n'en demande pas plus.

Pesons les mots sans attaches ni racines.

Mistral a vu l'effet déracinant d'un enseignement trop uniforme, trop verbal, trop ambitieux. Il n'est, assurément, ni le seul, ni le premier, à déplorer l'exode rural, qui vide nos campagnes, encombre nos villes, paralyse notre production agricole. Du moins, s'est-il attaqué très nettement à sa cause pédagogique. L'enfant, surtout dans le primaire, sort de classe avec un bagage à la fois trop lourd et trop léger, avec des notions superficielles et inutiles. (Cependant, l'analphabétisme progresse).

(1). Préface de Long dou Rose e de la mar, de Sextius MICHEL.

(2). Memori e raconte.

Il a pris, trop souvent, en dégoût le métier de ses parents, surtout si ce sont d'humbles travailleurs de terre; il ne connaît rien de ce qui pourrait lui permettre de s'élever, dans toutes les acceptions du mot; la recherche d'un vain diplôme l'incite au psittacisme et à la vanité. On a cité souvent, et elle est, en effet, délicieuse, la page où Mistral rapporte la rencontre qu'il fit, dans les jardins de Saint-Rémy, avec Marius Girard, de ces deux filles de bons jardiniers qui ne seront pas si bécasses, quand elles auront leur brevet, de se faire jardinières. Elles iront à Lyon, où l'on parle français, que ça fait plaisir d'entendre, et puis elles se feront receveuses des postes ou bien institutrices. Étonnez-vous après cela, conclut Mistral, que le terroir se dépeuple, et que l'immigration étrangère vienne combler les vides!

L'école a fait de déracinés.

Il n'est pas utile de dire à ceux qui connaissent l'œuvre de Mistral, que, de toutes ces traditions dont il déplore que l'on sèvre l'enfant, la plus précieuse, à ses yeux, est celle de la langue.

— Croyez-vous que cela ne vous obsède pas, d'entendre rabâcher sans cesse que, là-haut tout le monde est prophète et qu'ici nous sommes tous mal nés! d'entendre, dans toutes les écoles, régents, recteurs, toute la bande qu'il faut payer de nos deniers, nous reprocher comme une tare l'idiome qui nous attache à nos pères, à notre sol (1)! Le mépris du provençal entraîne celui du métier et des parents. Les petites écolières de Saint-Rémy parlent français à leurs gens, qui s'essayaient bien à leur parler français aussi, mais qui lui donnent de fameux coups de pied. Et elles rient.

(1). Lis Isclo d'or.

Mais, en outre, nous le disions tout à l'heure, oublier la langue native, c'est se priver de grandes forces de sentiment et de sciences précieuses. Le Dantec fait observer que le Breton sachant le breton connaissait par leur nom et savait distinguer toutes les variétés de la flore du pays, alors, que, en français, il connaît à peine les espèces. — Une bête, une plante..., dit Mistral.

Et cela est pour l'intelligence, pour le développement de l'esprit d'observation. Il en va de même pour la sensibilité.

La langue permet au paysan, n'eût-il qu'une culture rudimentaire, une vie intérieure assez riche pour être intéressante. Enlevez cet élément sensible à ceux qui vivent près de la terre, ils tourneront vite à la brute.

Ou bien ils se déracineront, revenons-y. Michel Bréal l'avait dit, avant Barrès, et Mistral le cite: —

D'autres ont sans doute éprouvé comme moi un sentiment qui m'a souvent saisi, quand, je causais avec des gens ayant reçu l'instruction de nos écoles primaires. On dirait que leur existence morale a été

déracinée; ils n'appartiennent plus à la campagne ni à la ville, ni au peuple ni à la bourgeoisie. Une instruction incolore et uniforme en a fait d'avance des agents de l'autorité centrale (1).

Il est élémentaire de reconnaître le très gros effort accompli déjà, qu'il faudra poursuivre encore, pour remédier à de tels maux. Non seulement l'enseignement agricole est organisé et l'enseignement ménager est en train de l'être, mais celui du dessin (on l'a vu aux récentes expositions des écoles normales, sur les directives de M. l'inspecteur général Quénioux), substitue le modèle local au modèle académique; M. George Moreau apprend aux jeunes dessinateurs à regarder autour eux; l'Art à l'École, dès sa fondation par MM. Couyba et Riotor, s'est orienté vers le régionalisme. Bien plus, la méthode reçoit des applications générales, valables pour tous les enseignements: une circulaire du ministre Maurice Faure recommandait aux éducateurs, dès 1911, de choisir leurs exemples dans le milieu même où les enfants résident, qu'ils connaissent et qu'ils aiment, et décrets, arrêtés, instructions officielles récentes s'accordent pour conseiller ou prescrire de mettre l'enseignement en rapport avec les besoins locaux ou régionaux.

(1). Quelques mots sur l'instruction publique en France.

Pour la langue, la partie n'est pas gagnée, si Mistral a voulu que les dialectes soient enseignés à l'école. Question embrouillée, où nous ne pouvons entrer ici, tant elle exigerait de développements, et tant la lutte a eu d'épisodes. Mais la thèse du bilinguisme est posée devant les éducateurs: elle vient de faire l'objet d'une conférence internationale, tenue à Luxembourg. Et, du moins, l'utilisation des dialectes pour l'enseignement du français tend à remplacer leur bannissement total de l'école, qui semblait déjà une erreur à Michel Bréal. Ce n'est plus seulement dans l'enseignement supérieur que la langue d'oc a entrée; des cours facultatifs sont autorisés dans plusieurs lycées; et, dans nombre d'écoles normales, on apprend aux futurs maîtres primaires à se servir du parler local pour corriger les idiotismes, expliquer l'étymologie et l'orthographe, employer le comparatisme....

Sur un autre point, les revendications de Mistral ont eu leur plein effet. Il disait, dans son discours de Saint-Rémy (1868):

— Nous voulons que notre peuple, au lieu de croupir dans l'ignorance de sa propre histoire, de sa grandeur passée, de sa personnalité, apprenne enfin ses titres de noblesse, apprenne que ses pères se sont considérés toujours comme une race, apprenne qu'ils ont su, nos vieux Provençaux, vivre toujours en hommes libres, et toujours se défendre comme tels... Il faut qu'il sache, notre peuple, que nos aïeux se sont joints librement, mais dignement, à la généreuse France: dignement, c'est-à-dire en réservant leur langue, leurs coutumes, leurs usages et leur nom national... Peuple vaillant, voilà ce que nous voulons t'apprendre: à ne rougir devant personne comme un vaincu, à ne pas rougir de ton histoire, à ne pas rougir de ta patrie, à ne pas rougir de ta nature, à reprendre ton rang, ton premier rang entre les peuples du Midi...

Oublions le tour oratoire: demeurons sur le terrain pédagogique. Mistral, qui a chanté le passé glorieux de la Provence, qui la évoqué, un jour de rêve, dans le castel illustre et désolé de Romanin, demande que l'on n'enseigne plus aux petits Français la seule histoire de Paris et de Versailles. Ici encore, il se rencontre avec nos éducateurs modernes: on condamne l'histoire-batailles; on veut, retracer l'histoire du peuple.

Quelle vie infusée à l'enseignement, si, au lieu d'être partout semblable (n'assure-t-on point que l'on fait ânonner aux petits Annamites: — Nos pères, les Gaulois? mais il se peut qu'on exagère), il montrait la part que chaque région, et là où il est possible, chaque ville ou village, a prise aux événements nationaux! Ne voit-on pas quel intérêt immédiat il offrirait à l'enfant, et comme toute l'histoire de France en serait éclairée? comme, aussi, l'exaltation de tous les illustres qui ont tressé la couronne du blason provençal, la fierté de sa race rendue à l'écolier, contribueraient à l'attacher à son terroir?

On sait le bel essor des études d'histoire locale non seulement en Provence, mais dans la France entière, les travaux des Universités et des académies provinciales, la précieuse contribution ainsi apporté problèmes historiques nationaux. Grâce au labeur de tant d'érudits, nos écoles possèdent, un peu partout, non pas partout encore, d'excellents petits livres d'histoire ou de lectures historiques. Et, toujours sans parler des Universités, dont plusieurs donnent cet enseignement avec éclat, l'histoire locale est professée dans quelques établissements secondaires publics ou privés, et une circulaire du même ministre Maurice Faure a recommandé aux instituteurs, en leur attribuant des récompenses spéciales, d'écrire la monographie du village où ils exercent.

LE DÉCOR DE LA VIE

Grand poète rustique, Mistral a une situation toute particulière: il est un cas » dans la littérature.

Ce n'est pas un paysan: non seulement il est licencié en droit, mais, propriétaire terrien, il ne cultive pas lui-même, n'en déplaie à Lamartine, qui ne voulut jamais, je crois, détruire l'image de convention qu'il s'était faite. Il présente donc ce cas, apparemment unique, d'une culture humaniste et d'une poésie terrienne savoureuse et franche. Car, s'il n'est pas un paysan, il a gardé le langage, la simplicité de vie, quelques traits du costume des paysans; il a vécu constamment au milieu d'eux, en rapports journaliers et familiers avec eux; il a pu les peindre d'après nature, sans avoir à dissiper leur méfiance.

On lui a reproché d'avoir idéalisé ses modèles. De fait, ce qu'il y a d'inintelligent, de brutal instinct chez l'homme de la terre, l'âpreté à arrondir son bien, la dureté envers les vieux, les drames rustiques violents ou sournois, la lutte pour les héritages, tout cela est à peine indiqué chez Mistral, il faut le reconnaître. Disons que son réalisme est un réalisme qui choisit, un réalisme classique.

Il est le peintre d'une race particulière, dont il doit, d'après sa philosophie, mettre en relief les caractères originaux. Or, la race provençale, à demi grecque, baignée de soleil, est idéaliste et poète, bien plus que la race beauceronne ou auvergnate. En traversant le pays, assistez à quelque fête de paysans: vous serez frappé de ce qui subsiste en eux de poésie primitive; écoutez-les parler: l'image naît sur leurs lèvres; voyez telle de leurs attitudes, leur dignité naturelle, leur noblesse: ce pâtre semble sortir de la Bible. Et tout cela, encore vrai de nos jours, l'était bien davantage aux environs de 1850.

Mistral aime et chante la vie rustique, d'abord parce qu'elle est libre. Si dure que soit la lutte contre le sol, elle se livre au grand air, en pleine nature, et le paysan est maître, après Dieu, dans son champ: — dans les champs, le paysan est roi (1): l'usine est un bagne. Parce qu'elle est belle, ensuite. Elle a son esthétique. Un valet de ferme qui sait bien mener ses bœufs, tracer un sillon droit, est un artiste à sa manière. Sa langue lui permet, nous l'avons dit, d'exprimer vivement et gaiement les enthousiasmes de sa nature. Ses chansons, ses plaisanteries, les proverbes où il traduit sa rustique sagesse et sa connaissance des saisons, des vents et du ciel, ont leur beauté savoureuse et profonde.

Les objets familiers dont il se sert et qu'il fabrique souvent lui-même sont de lignes exactes, logiques, beaux, eux aussi.

(1). Lis Oulivado.

— Car le paysan, a écrit George Sand, est encore artiste; et moi, je prétends même que son art est supérieur au nôtre.

Enfin, parce qu'elle est heureuse. Mistral a bien vu, sans doute, ce que le travail de la terre, exige d'efforts et que tout n'y est pas plaisir, comme Mme de Sévigné le croyait de faner. Mais il pense que les paysans de jadis faisaient ce travail avec joie, et que celui de la manufacture est morne. Il leur redit le: *Fortunatos nimium*: le paysan est cent fois plus heureux qu'il ne le pense. Cette communion constante avec la terre, cette connaissance de ses secrets, voilà l'humble bonheur du paysan; c'est par là que Mistral veut l'attacher au sol.

Au demeurant, cette vie d'autrefois avait ses plaisirs et sa gaieté, quand les gens se contentaient de mordre au pain de ménage et qu'ils chantaient tout le jour sur la charrue et le soc (1). » Mistral sait que le peuple provençal avait tout un ensemble, de traditions, de coutumes, de fêtes, qui rompait heureusement la monotonie des jours ouvrables, occupait les loisirs d'hiver.

L'ennui, aujourd'hui que beaucoup de ces usages ont disparu, est un facteur important de la dépopulation, des campagnes: la ville offre le bar, brutalement éclairé, le théâtre, le cinéma. Mais le paysan provençal avait ses divertissements, nombreux et beaux. C'étaient les fêtes votives, li voto, les courses de taureaux qui donnaient lieu à des spectacles chers à la foule: la ferrado, l'abrivado, la réception de la manade par le cap di jouvènt. (Pour rassurer les âmes sensibles, disons tout de suite que la course en elle-même n'avait pas la cruauté de la corrida de muerte espagnole; la course provençale n'est qu'adresse et qu'agilité, comme la course landaise). C'étaient encore les joutes, li targo, pour les peuples marins; les anneaux, lis aguieto; les danses de métier, li fiellouso, li cordello, li triho, ou historiques, li mouresco. La religion y trouvait sa part, avec les roumavàgi à la Sainte-Baume, aux Saintes-Maries de la Mer, avec les dévotions locales à Notre-Dame des Grâces, à Saint Gens, à Saint Eloi, avec sa procession de sainte Marthe, victorieuse de la Tarasque. Noël avait ses réjouissances, li fèsto calendalo, sa crèche et ses santons, son gros soupa. L'hiver réunissait les paysans à la veillée, qu'égayaient contes et chansons.

(1). Lis Oulivado.

D'ailleurs, le chant rythmait la vie provençale. Le travail du dépouillement des cocons s'accompagne de Magali. — Allons, Nore, toi qui chantes si bien... O Magali, ma tant aimée! commença Nore; et la maisonnée à l'ouvrage redoubla de gaieté de cœur... Voici le soir: on achève de souper » sous les arbres.

— Eh bien? Maître Ambroise, ce soir, ne nous chanterez-vous rien? disent-ils: c'est ici le repa où l'on dort! »... De grâce! Maître Ambroise, cela récréé: chantez un peu, » dit, Mireille. Maître Ambroise, ayant vidé son plein verre », chante la chanson héroïque du bailli de Suffren.

Et voilà, quand Marthe filait, les chansons, dit-il, que l'on chantait! Elles étaient belles, ô jouvenceaux, et tiraient en longueur... L'air a un peu vieilli, mais qu'importe? Maintenant, on en chante de plus nouvelles, en français, où l'on trouve des mots beaucoup plus fins... mais qui y entend quelque chose

(1)? »

Mistral, traditionaliste, cherche à conserver le souvenir de

(1). Mirèio.

ce passé joyeux, à en fixer les rites. Tout un chant de Mirèio est un album de la tradition provençale. Traditionaliste, il cherche à le faire revivre, à le maintenir là où il n'est pas tout à fait mort, car nos imparfaits de tout à l'heure étaient bien pessimistes. Ainsi, nous le trouvons à l'origine de deux mouvements contemporains: les études de folklore, la renaissance des arts populaires et, notamment, de la danse et de la chanson du peuple (1).

L'un de ces arts est celui du costume, souvent de couleurs vives, toujours accommodé au climat et adapté au type, chassé aujourd'hui par la mode parisienne, les catalogues des grands magasins et la confection. Par un beau dimanche de Quasimodo (1904), Mistral institua la fête parthénienne (fêsto vierginenco) au théâtre antique d'Arles, en l'honneur des adolescentes qui avaient pris dans l'année la vêtue ancestrale. Devant les deux colonnes de marbre encore debout, le poète les harangua:

— Il se trouve que la beauté de nos filles est immortelle... Fillettes, vous êtes l'orgueil de la race provençale, vous êtes la Provence en fleur... Et sa chanson disait: — La coiffe stricte, Mireille la porta: sa main adroite en connaissait le style. Voulez-vous triompher? Jeunes filles, conservez-la, et votre pur velours, ô reines, gardez-le (2)!

Ici, l'ennemi du progrès reparait. Quant tout change, comment et pourquoi le costume ne changerait-il pas? On pourrait se demander, à vrai dire, là encore, si le changement est un progrès et si l'Arlésienne gagne à s'habiller à la dernière, ou à l'avant-dernière mode. Mais Mistral, qui, dans son musée, a recueilli tous les modèles du costume arlésien, savait, comme nous, que le costume actuel est loin d'être ancien, qu'il ne date que du XVIII^e siècle, (M. Charles Roux l'a bien établi), et n'est arrivé à sa perfection qu'au moment où les félibres ont commencé de chanter.

(1). Cette renaissance a ses apôtres: un Jean Teilliet, un Fontbernat. La Sorbonne et le Trocadéro ont vu, cette année, de magnifiques spectacles de cet ordre: et il n'est que d'ouvrir un journal, aux mois d'été, pour y trouver la description d'une fête provinciale.

(2). Lis Oulivado.

Le créateur de la fête parthénienne écrivait à M. Gaston Sévrette, en 1913:

— N'est-il pas naturel que la jeune fille ne veuille pas s'habiller, se coiffer comme sa grand'mère ou sa mère?... Faisons ce que nous pouvons pour sauver la beauté, voilà tout ce que je puis vous dire. Conciliant, là encore, la tradition et le progrès, il eût, je pense, souscrit à la théorie que j'ai exposée dans la Revue du Touring-Club:

— On peut, croyons-nous, concevoir un costume qui soit, à la fois, régional et moderne. Demandons aux artistes et aux créateurs de la mode de respecter la grande règle de variété, d'emprunter au style de la région tout ce qui peut en être heureusement conservé, une forme harmonieuse, un assemblage de nuances appropriées au climat, mille détails particuliers où se traduit le goût de la race. Que ces costumes se plient aux exigences de la vie moderne, qu'ils soient faits de tissus courants, en vente dans tous les grands magasins, qu'ils flattent l'acheteur, surtout l'acheteuse, par leur originalité. Leur succès nous paraît dès lors assuré. L'on ne doit pas oublier que le régionalisme n'est pas l'archéologie...

Avec le costume, quoiqu'il se porte surtout aux jours de fête, nous entrons dans la vie quotidienne et familière, traduite par l'objet usuel. L'erreur est lourde de ne voir la beauté que dans ce que l'on appelle prétentieusement les œuvres d'art, et la distinction entre arts majeurs et arts mineurs n'est pas seulement stupide, elle a été néfaste. Un objet populaire, bien équilibré, de formes heureuses, travaillé probement (sic) avec le respect de la matière, approprié à son usage, donne une leçon d'esthétique supérieure à celle de telle statue ou de tel tableau médiocre. De plus, tous ces objets usuels expriment la vie, la vie

vivante, la vido vidanto, écrit Mistral. Instruments de culture, de pâturage ou de pêche; meubles; bijoux; serrurerie et poids; poteries; imagerie populaire, vingt autres trésors, il les réunira dans le Museon arlaten, le véritable musée de la race d'Arles; il trouvera partout des concours empressés, chez les nobles comme chez les humbles, et ceux, des humbles ne seront pas les moins touchants; il classera ses collections, les étiquetant lui-même de son écriture ferme et menue.

— Le peuple, pourra-t-il dire alors, le vrai peuple, qui afflue le dimanche dans nos salles, se retrouve là ému, triomphant, dans la conscience de sa race et de sa personnalité. Il ajoutait: — Cette création devrait se répéter dans toutes nos villes de France.

C'est beaucoup, et il se pourrait qu'il fût préférable de n'avoir qu'un de ces musées du terroir par province, sans obligation de le fixer au centre régional. Mais, au lieu d'ouvrir ce débat, constatons que l'exemple donné par Mistral et son programme ont été largement suivis et que l'on nous signale, chaque année, de pareilles créations.

LE MYSTICISME LINGUISTIQUE

Mysticisme linguistique: ce titre ne nous appartient pas: il a été employé par M. René Gillouin (1). Nous avons dit, il y a vingt ans, régionalisme linguistique (2): régionalisme est faible ici. Nationalisme est décrié par les uns, accaparé par les autres. Va pour mysticisme, s'il est bien entendu que le mot n'a rien de péjoratif et qu'il ne s'agit nullement d'une nuée. On nous pardonnera ces tâtonnements, en songeant que nulle matière n'est plus confuse, plus embrouillée par les passions, (M. Charles Maurras dit fanatisme (3), là où M. Gillouin dit mysticisme), et que, après tout, il est impossible de savoir si tel, qui pose des prémisses, va, au dedans de lui-même, jusqu'à en tirer toutes les conclusions.

Redite. Clause de style. Mistral n'est pas un séparatiste il est un excellent patriote français. En novembre 1870, après nos défaites, il écrit le Psaume de la pénitence, où il implore Dieu pour la France meurtrie. En 1898, il adhère publiquement, par une belle lettre, à la ligue de la Patrie française: Profondément dévoué à la patrie française...

(1). De l'Alsace à la Flandre, éd. Prométhée.

(2). Le Régionalisme, Bloud.

(3). Action Française, 18 février 1929.

En 1902, le II^e régiment de dragons partant de Tarascon pour Belfort, il fait parler ainsi les Tarasconnaises: —... Quand vous serez, dans le brouillard de la frontière, redressés pour la défensive, dites au Lion de Belfort que vous venez lui donner aide au nom des filles de Provence. En 1907, malgré les instances, il refuse de se mêler aux troubles du Midi.

On objectera que tout cela est postérieur à la guerre avec l'Allemagne, que la pensée de Mistral a pu subir une évolution: c'est ce que dit, ou laisse clairement entendre, Marius André. Mais, avant 1870, à ceux qui avaient cru voir dans son violent sirventès de la Comtesse des intentions séparatistes, il répond, en note, qu'ils se trompent, que le poème n'est qu'une allégorie contre la centralisation. Et c'est dans l'ode Aux poètes catalans (1861) que se trouve le vers si souvent cité: — Nous sommes de la grande France, franchement et loyalement.

Au surplus, s'il faut à Mistral des brevets officiels de patriotisme français, le gouvernement vient de lui en décerner deux, à titre posthume. — Mistral, a dit M. André François-Poncet en inaugurant le monument de Maillane (avril 1929), Mistral a-t-il porté tort à l'idée de patrie? Aucun de ceux qui l'auront lu sérieusement ne retiendra de bonne foi ce reproche. Et M. Lautier, en inaugurant le monument de Cannes (avril 1930): — Un pur Provençal a-t-il le droit de se déclarer bon Français? A cette question, toute l'œuvre, toute la vie de Mistral offrent une éclatante réponse. Pas une parole, pas un geste de l'auteur de la Coupe sainte qu'il soit permis d'interpréter comme un désaveu de la nation commune, comme un reniement de la patrie totale.

Allons plus loin. Mistral a soutenu, et tous les régionalistes après lui, que l'effacement des traits particuliers, la diminution du sentiment local sont les causes les plus efficaces de l'antipatriotisme. Nous citons, il y a un instant, sa déclaration: — Profondément dévoué à la patrie française... Il la complétait ainsi: parce que Provençal et passionné pour la Provence.

— Quand vous avez toute votre vie travaillé pour exalter le sentiment de la patrie, écrit-il, il est un peu ridicule de se voir accusé de trahison à la patrie. Et, dans son discours de Montpellier (1875): — Ne l'oublions pas, l'amour de la patrie n'est pas le résultat d'une opinion, ni d'un décret, ni d'une mode. Le grand patriotisme naît de l'attachement que l'on a pour son pays, pour ses coutumes, pour sa famille... Si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes: la religion, les

traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays; et, cité par cité, province par province, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur, pour exalter diversement le nom de France. Tout cela est parfaitement clair. Pourquoi a-t-on douté ou épilougué? Pourquoi ce doute pèse-t-il encore (quand il ne se change pas en une accusation formelle) sur tous ceux qui ont adopté et poussé jusqu'au bout le mysticisme linguistique? Répétons-le, en empruntant, pour plus de sûreté, ses formules à Faguet écrivant au lendemain de la mort de Mistral (1): la raison en est que la question est terriblement complexe.

(1). Gaulois, 26 mars 1914. Faguet ajoute que Mistral n'a jamais été jusqu'à la limite et s'est toujours tenu assez loin de la limite.

L'amour du petit pays est la condition même de l'amour du grand pays... Mais il y a une limite, et, à la limite extrême, l'amour du petit pays est la suppression de l'amour du grand...

Ce qui complique encore la question terriblement complexe, c'est que Mistral n'admettait pas la distinction, faite par le critique, entre le petit et le grand pays.

— Jamais, nous dit M. Jules Véran (1), dans toute son œuvre, le mot patrie ne désigne autre chose que la Provence. Il n'y avait rien qui l'irritât comme l'expression la petite patrie qui est devenue courante pour désigner la région, la province, le département, la ville ou le village d'où on est originaire. Dans la chanson du Cinquantenaire du Félibrige, il dit, en évoquant les sentiments et les rêves des premiers félibres: — On ne distinguait pas le moindre du plus grand; de petite patrie (2) on ne parlait jamais: devers le mont Ventoux poussant notre brouette, nous étions des patriotes provençaux avant tout.

Et il n'y a pas de virgule entre patriotes et provençaux.

Autre difficulté. Faut-il donner au mot de provençal un sens restrictif? Ou étendre l'épithète à tous les pays de langue d'oc? Il semble bien que le mouvement félibréen, dont Mistral a été l'âme, d'abord borné à la Provence, est devenu méridional. L'Armana provençal, adressé, pendant les premières années de sa publication, à la Provence et au Comtat, s'adresse, dès 1860, après Mirèio, à tout le peuple du Midi. Et, dans la préface de la première édition des Isclo d'or (1876), Mistral parle de cette noble race qu'en plein 89 Mirabeau nomme encore la Nation provençale, et comprenant sous ce nom toute la gent de langue d'oc, comme aux temps anciens... Race, nation, peuple, il emploie les trois mots à peu près indifféremment l'un pour l'autre: il a même traduit, dans la chanson du Cinquantenaire: 'esmouvié la nacioun, par on remuait la race. Mais, en revanche, et quel que soit le sens qu'il attache au terme, il ne manque jamais de le fonder sur une réalité linguistique: cette race, cette nation, ce peuple, c'est le peuple, la race, la nation qui parle la langue d'oc.

(1) De Dante à Mistral, de Boccard.

(2). Et, par dérision, Mistral écrit: petito et non (pichoto), pour bien montrer que c'est un gallicisme.

Sans doute, Mistral n'ignore pas les autres éléments: il ne veut pas (nous avons cité le passage) que son peuple croupisse dans l'ignorance de son histoire, de sa grandeur passée, de sa personnalité. Il regrette, avec quelle force! nous l'avons dit aussi, le temps où la Provence a connu un siècle illustre: il a flétri les croisés, les envahisseurs du XIII^e siècle, dont l'épée trancha l'épanouissement d'une nation en fleur (1). Mais la langue reste au premier plan: c'est autour d'elle qu'il fait tourner son système.

Il y voit une vertu, un mystère. Dans la langue, comme dans un gisement minéral où se trouve écrite par le temps l'histoire merveilleuse de la création du monde, on retrouve tous les bouleversements, tous les sentiments, toutes les pensées de dix, de vingt, de trente, de cent générations.

... Une langue, en un mot, est la révélation de la vie vivante, la manifestation de la pensée humaine, l'instrument santissime des civilisations et le testament parlant des sociétés mortes ou vives. Puisque nous avons parlé de mysticisme, il nous sera permis de marquer ici la grandeur vraiment mystique avec laquelle s'exprime Mistral: et les textes abondent, qui fortifient cette impression. Il lance l'anathème contre les maudits qui renient leur verbe: il explique le mépris de la langue natale par la vanité et la sottise,...la vanité, mesquine vanité de parvenus ou d'ignorants...

(1). Calendau.

Dans cette langue, il voit le moyen de faire connaître au peuple ses titres de noblesse, de l'attacher à sa terre et de le retenir hors de la ville. C'est par le provençal qu'il prétend donner aux Provençaux une littérature, car la langue d'un peuple est si intimement liée à sa sensibilité, lui en fournit si bien seule l'expression adéquate, que toute poésie est impossible hors de son emploi (1); par elle, qu'il prétend l'amuser, l'instruire, le moraliser, l'élever.

Surtout, la langue est un signe de race:

— Oh! maintiens ta langue historique... Elle est la preuve qu'en tous temps, haut et libre, tu portas ton blason.

Des Alpes aux Pyrénées, et la main dans la main, poètes, relevons donc le vieux parler roman! C'est là le signe de famille, c'est là le sacrement qui unit les fils aux aïeux, l'homme à la terre!... Et la langue est une liberté: — Car tu es la Patrie et tu es la Liberté! clame-t-il au seuil de Calendau. S'il fait le serment de la garder, qui qu'en grogne, depuis Aubagne jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc, c'est que face contre terre, qu'un peuple tombe esclave, s'il tient sa langue, il tient la clef qui le délivre des chaînes.

Or Mistral est épris de liberté.

Quelle liberté? On retrouve des déclarations analogues à celles qui précèdent à la base de tous les mouvements de renaissance nationale: irlandais ou roumain, polonais, tchèque ou finlandais. Et Mistral dit aussi: nation, ce qui semble compliquer le cas. Un petit mot, un mot de conciliation et d'avenir débrouillera tout. Mistral était-il monarchiste ou républicain? M. Achille Rey et M. Frédéric Mistral neveu polémique là-dessus. Tranchons le débat: Mistral était fédéraliste. Les gouvernements, a dit le grand Proudhon, se distinguent par leur essence, non par le titre donné au magistrat... Donnez un prince, avec titre de roi, à une république comme la Suisse: si la constitution ne change pas, ce sera comme si vous aviez mis un chapeau de feutre sur la statue de Henri IV.

— S'enfermer dans un parti, dit Mistral à son tour, C'est se restreindre d'autant la cervelle.

(1). Voir P. LASSERRE, Frédéric Mistral, Payot.

Mistral était-il séparatiste ou patriote unitaire français? Il était fédéraliste. Cela suffit.

Qu'il ait consenti, un jour, à dire qu'il se fût contenté de ce minimum banal qu'on nomme décentralisation, c'est qu'un chef doit apporter des tempéraments à ses déclarations suivant le cas, et c'est aussi qu'il voyait dans la banale décentralisation une étape nécessaire. Mais il n'a jamais varié en sa foi. M. Jules Véran a réuni, là-dessus, les textes les plus nets.

Les Méridionaux eussent désiré que la fusion n'allât pas au delà de l'état fédératif (2).

Le mouvement fédératif est dans l'avenir (3).

Si je participais au travail d'une constitution nouvelle, je ferais tous mes efforts pour faire triompher le principe fédératif (4).

(1). Lettre à M. J. Belleudy, 19 décembre 1912.

(2). Note de Calendau.

(3). Lettre à W. Bonaparte-Wyse, 1er mars 1865.

(4). Lettre à Tavan, 6 octobre 1870.

— Mon rêve politique, je ne vous le cacherai pas, c'est l'État fédéral appliqué à la France avec les modifications que comportent l'état des mœurs et le progrès moderne (1). Il approuva hautement la déclaration des félibres fédéralistes (22 février 1892), rédigée par Frédéric Amouretti et Charles Maurras; loin de désavouer celle de Marius André aux Baux quelques mois après, il la publia dans son journal l'Aioli.

Je crois, malheureusement, écrivait Mistral dans cette lettre de 1870 à Tavan, que l'idée fédérative n'est pas encore comprise en France. Il n'aurait pu dire la même chose en 1892: la lueur perceait les ténèbres. Aujourd'hui, on n'en est plus à compter les déclarations fédéralistes: et elles sont, à peu près toujours, à base linguistique et culturelle.

Est-ce à dire que Mistral aurait suivi ses disciples jusqu'au bout? Il serait indiscret de le soutenir. On peut, du moins, constater que tous réclament, d'abord, le régime fédératif dans le cadre de la France: la formule est célèbre depuis des incidents bruyants et, pour une part, regrettables. Cela encore est mistralien.

— Non pas, dit la lettre à W. Bonaparte-Wyse, que j'aie l'idée niaise de rêver une séparation de la France. Les temps futurs sont à l'union et non à la séparation. Et il donne ses raisons dans l'Ode aux poètes, catalans: les Provençaux sont de la grande France, franchement et loyalement, car les petits vaisseaux, pour naviguer en sûreté, quand l'onde est noire et l'air obscur, doivent naviguer de conserve, car s'il est bon d'être nombre, il est beau de s'appeler les enfants de la France...

(1). Lettre à Coran, entre 1890 et 1900.

Dans la condition présente de l'Europe, il est indispensable qu'une petite nation soit agrégée à une plus grande: une Provence indépendante ne serait pas viable: voilà qui est bien vu, et valable aussi bien pour l'Alsace et pour la Bretagne.

Autonomistes bretons et alsaciens se, défendent, par ce même raisonnement, contre l'accusation de séparatisme.

Mais si cette condition de l'Europe changeait? L'un de ceux qui ont le plus passionnément appliqué à leur race là leçon mistralienne, à commencer par le maintien et l'épuration de là langue, M. Maurice Duhamel, écrivait hier froidement (1):

— Que deviendront les Etats, dans la Fédération européenne? S'ils demeurent nécessaires à quelque titre, ils persisteront sous la forme affaiblie et inoffensive que les circonstances leur auront imposée. Si comme nous le croyons, au contraire, leur courbe est définitivement close; s'il s'avère que leur rôle, qui fut grand, est terminé; s'ils apparaissent comme des organismes périmés, inutilement superposés aux éléments naturels de la société nouvelle, — alors ils disparaîtront d'eux-mêmes, sans que notre volonté ait besoin d'intervenir, comme ces déchets de cellules mortes que notre corps doit éliminer, sous peine de les transformer en toxines.

Qu'eût pensé Mistral de cette alternative? Eût-il souri mystérieusement? Se serait-il indigné?

Il y a bien quelque chose comme cela dans l'Ode aux poètes catalans. Nous y avons vu les petits vaisseaux naviguer de conserve. Mais, une fois passés les jours de la tempête, une fois qu'au timon chante le timonier et que la mer est aplanie, pour suivre son étoile ou jeter son filet, chaque vaisseau, de-ci, de-là, à sa fantaisie se disperse. Reportons-nous, cependant, au discours d'Albi, déjà cité:

— La France, notre France, a lutté de longs siècles pour avoir l'unité... L'unité, grâce à Dieu, est faite et pour toujours!

(1). La Question bretonne, A. Delpuech.

Alors!... Alors, nous disions bien que la question était fort complexe.

LE FÉDÉRALISME INTERNATIONAL

MISTRAL, qui a prévu tant de choses, avait prévu, dès 1885, la guerre de 1914. Dans une lettre à Jules Boissière, il recommandait d'attendre, avant d'engager ouvertement » la lutte pour le système fédéral, le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, menace toujours davantage entre le germanisme et la latinité. » Ceux qui pensent que les années de 1914 à 1918 ne sont qu'un épisode, et la paix de Versailles une trêve, reporteront à une plus lointaine échéance le rêve pacifique du poète. Comme nous ne faisons pas profession de prêter des pensées aux morts, nous avouons ne pas savoir si Mistral aurait estimé déjà propice notre époque. Mais il en est beaucoup qui l'ont pensé, du président Wilson à M. Briand. Heureuse confiance ou imprudence utopique, anticipation osée ou clairvoyante du proche avenir, nous n'avons pas ici à nous prononcer.

Le seul point qui nous importe est que Mistral, précurseur et prophète, ait entrevu la paix des peuples dans une libre fédération.

On cite souvent les vers où Mistral prévoit le jour qui verra l'amour seul joindre les races », et ceux où il rappelle que la république de Marseille, en plein âge féodal, montrait ces mots, écrits sur son seuil: Tous les hommes sont frères.

On cite moins, parce qu'il n'a pas été traduit en français, le discours de Cannes (1887) sur la fraternité des peuples: — le jour où les peuples célèbreront ensemble la grande félibrée de l'union dans la paix et dans la liberté...

Mais quoi! cela est humain, cela est chrétien, et il y a eu des pacifistes avant Mistral.

Ce qui donne une valeur prophétique à ses vers, c'est qu'il établit cette paix sur des bases fédératives, à peu près comme le président Wilson pour la Société des Nations, et, bien plus encore, qu'il ne dit pas, dans ce discours de Cannes, la fédération », mais les fédérations futures ». Voilà qui est neuf et plus étudié que le wilsonisme tout court. A dire vrai, Mistral est ici proudhonien, et l'on a bien fait (1) de le rapprocher de Proudhon. Proudhon a dit:

— Le XXe siècle ouvrira l'ère des fédérations ou l'humanité recommencera un purgatoire de mille ans. Des fédérations: non seulement il ne croyait pas possible, au moins du premier coup, une fédération mondiale; mais même, et là il se peut qu'il n'ait pas vu assez large, il croyait que l'Europe serait encore trop grande pour une confédération unique: elle ne pourrait former qu'une confédération de confédérations. (C'est là ce que j'ai appelé le système des fédérations primaires: je tiens à le marquer

ici, parce que le mot n'est pas fameux, et que je vois certains, qui ont trop peu lu Proudhon, le lui attribuer en toute honnêteté).

(1). F. JEAN-DESTHIEUX, Frédéric Mistral, éd. du Carnet critique; de même F. GAUZY et M. GAUSSEN.

Mistral est de l'avis de Proudhon. Ce grand patient, qui disait: — Voyons venir. Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain, se gardera bien de brûler les étapes.

Il sait que le principe fédératif, plus que tout autre principe politique, demande une lente éducation. Mais il apporte à la conception proudhonienne un élément nouveau, et, par endroits, il la dépasse. Proudhon envisageait une fédération italienne, scandinave, danubienne: Mistral va, du coup, à la fédération latine: c'est l'aboutissement logique de cette théorie de la race où, en somme, il ramène tout.

Le 24 mai 1878, à Montpellier, Mistral qui avait noué, depuis long temps, des relations avec les Catalans et les Italiens (1), déclamait l'Ode à la race latine. Un poète roumain, Basile Alecsandri, venait de remporter le prix du Chant du latin.

— Relève-toi, disait Mistral, race latine, sous la chape du soleil! Le raisin brun bout dans la cuve, et le vin de Dieu va jaillir. Avec ta chevelure dénouée aux souffles sacrés du Thabor, tu es la race lumineuse qui vit d'enthousiasme et de joie; tu es la race apostolique qui met les cloches en branle tu es la trompe qui publie, tu es la main qui jette le grain (2).

Il chantait sa langue mère, ce grand fleuve qui se répand par sept branches, son sang illustre qui, de toutes parts, a ruisselé pour la justice, son art et sa grâce, les formes pures de ses femmes qui ont peuplé les Panthéons, sa mer souriante, son olivier et sa vigne, et terminait par cet appel: — Race latine, en souvenir de ton passé toujours brillant, élève-toi vers l'espérance et fraternise sous la Croix! » Quatre ans après, appelé à donner une conférence au Cercle artistique de Marseille, il y exposait le rêve latin, ébauché par Lallemand (1). Il avait pris pour titre: Le Félibrige et l'Empire du soleil. Le Félibrige n'a pas tout dit, Sorti des flancs du peuple d'une façon inespérée, le Félibrige porte en lui peut-être l'avenir de la race latine. Il rappelait l'adhésion des Italiens, des Catalans, des Roumains.

Et souvenez-vous bien que si cette grande idée, la fédération latine, se réalise un jour, ce sera le Félibrige qui en sera le nœud.

(1). Voyage à Barcelone, la coupe, fêtes de Pétrarque, etc., etc.

(2). Lis Isclo d'or.

On n'ignore pas combien de penseurs, un Paul Adam entre autres, celui-ci plus directement tourné vers l'Amérique latine, ont, après Mistral et L. Xavier de Ricard, repris ce thème du pan-latinisme, non point opposé au pangermanisme et au panbritannisme, mais leur faisant le plus utile contrepois pour l'équilibre futur du monde.

Au surplus, race est un mot, sinon impropre, du moins d'un usage dangereux: latine est un mot inexact. Il faut dire: méditerranéenne », car la Grèce, autant, que Rome, a eu part à notre formation: Mistral, a écrit: — Les Enfants d'Orphée et l'Hymne grec; il se dit, au début de Mirèio, l'humble écolier du grand Homère. Et, quant à race, il ne faut pas ici l'entendre au sens d'une suite de générations pures et immuables: Mistral ne croit pas à l'Urvolk, germanique.

Mais il croit, il sait que les mêmes migrations, les mêmes mélanges et les mêmes luttes de peuples nous ont tous formés (1), et, surtout, qu'il y a une culture de formation méditerranéenne, que Rome a dit le droit, et qu'un certain idéal de clarté, de mesure, d'ordre et de discipline est ce que nous représentons dans l'humanité.

(1). Le Hachych.

Mais, s'il faut ici étendre la signification du mot race » et, comme l'affaiblir en la diluant, Mistral lui donne plus de force, quand il s'agit de la nation provençale ou de tout autre petit groupe ethnique.

Sur un espace plus restreint, la pureté, sans, être absolue, est plus grande: la permanence de ce qui est immortel, climat, productions, assure la continuité et commande le respect.

Tout change, cela se sait. Mais l'humanité tourne dans un éternel tourbillon; et, si la transformation est une loi de ce monde, une autre loi est la persistance des races... Tant que le soleil fera chanter nos cigales, tant que la mer féconde avec son écume salée mûrira l'olive, et tant que le mistral nous fouettera le sang, la Provence gardera sa couleur, son charme, sa langue et sa fierté (2). On ne s'y trompait pas au dehors, écrit M. Jules Véra.

Polonais, Finlandais, Ukrainiens, Alsaciens, Catalans, Irlandais, s'adressaient à lui, lui envoyaient des délégués; il correspondait avec eux, et à tous il conseillait de maintenir leur langue comme le suprême palladium de leur patrie. Dans les fédérations futures, Mistral, loin de vouloir effacer les personnalités ethniques, leur réserve toute l'autonomie compatible avec les exigences du lien fédéral; il ne dit pas, comme certains théoriciens de la Société des Nations, que la fédération n'est possible qu'entre peuples dotés d'un régime démocratique: il va plus loin: il ne la croit possible qu'entre peuples déjà fédérés à l'intérieur. — Et nous verrons, vous dis-je, à la moindre cité redescendre, ô bonheur! la liberté antique et l'amour seul joindre les races (1).

Le jour de cette félibrée de l'union dans la paix et dans la liberté, seuls auront leur place à table et boiront le vin d'honneur ceux qui auront, comme les Provençaux, sauvé et fait valoir leurs titres de noblesse. L'orgueil racique l'abandonne si peu qu'il fait de Marseille la capitale de l'Empire du Soleil et, de la Provence, le trait d'union la charnière entre, l'Italie et l'Espagne. (On connaît des Alsaciens qui attribuent le même rôle à l'Alsace entre l'Allemagne et nous).

(1). L.-Xavier de RICARD

(2). Discours e dicho.

Rêves de poètes? Magnifiquement traduits, rêves, néanmoins? Il est possible. L'avenir est sur les genoux des dieux. Mais ce qui s'est vu peut se revoir, disait Mistral aux Catalans.

LA CIVILISATION SPIRITUELLE

En prenant position, comme nous l'avons vu, non pas contre le progrès, le progrès est au-dessus de tout cela, mais contre les progrès du nivellement général et d'une civilisation purement matérielle, Mistral a pu faire figure de rétrograde. On lui a reproché de s'opposer à une fatale évolution. Cependant, le mouvement des grandes agglomérations dont le poète de Maillane, en son siècle, avait été le témoin, semble bien s'être arrêté (1). (S'être arrêté, non, peut-être: mais être contrepesé par un mouvement inverse). Et, pour ce qui est de la termitière vers quoi nous marchons, si l'on n'y met obstacle, je demande que l'on médite sur les Scènes de la vie future, de M. Georges Duhamel, qui ne passe point pour un écrivain de droite. Est-ce que Mistral n'aurait point paru en retard précisément parce qu'il était en avance et avait des vues claires sur l'avenir?

(1). J. VÉRAN.

— Toutes les grandes pensées, disait Lamartine, que Mistral aima, sont reçues, en étrangères dans ce monde.

Ce n'est point en l'air que M. Massis a pris la défense de l'Occident; si l'on entend par Occident le patrimoine spirituel de la vieille Europe et de la latinité, il est menacé de deux côtés à la fois. Par cette brillante civilisation, d'abord, dont l'Amérique (du Nord) est aujourd'hui le protagoniste, le héraut, et qui semble nous conduire vers une de ces périodes qui figurent, dans l'histoire de l'esprit, comme de mornes lacunes (1): travail en série, course à l'argent, abrutissement systématique. Et, en réaction, par l'asiatisme et le nirvâna hindou.

Mistral est trop sage et trop pondéré pour haïr la machine. Il n'a pas jeté contre les premiers chemins de fer l'anathème de Brizeux. Il sait seulement que les wagons, qui charrient tout à pleins paniers, ne charrient pas le soleil et ne charrient pas les étoiles (2); que, tant que le monde n'aura pas pris fin, il faut qu'il y ait du pain et du vin (3). Il eût applaudi, comme nous, aux efforts tentés pour améliorer la condition matérielle du paysan: électrification des campagnes, batteuses ou lieuses mécaniques. Ce prétendu ennemi de l'évolution moderne a même recommandé le syndicat agricole; — Vienne ce jour où, sages tous et réunis en syndicats... Mais il persiste à croire que la France, pays du fini et de l'ouvrage bien faite, a tout à gagner, dans la lutte économique, à favoriser la renaissance de l'artisanat; que la France, où la dépopulation des campagnes s'accélère suivant un rythme dont il n'avait peut-être pas prévu la rapidité, a tout à gagner à rester un pays d'abord agricole. Il voit dans le, paysan un élément essentiel de stabilité sociale: — Mais, les aînés de la nature, vous autres, les gars hâlés qui, dans l'antique langage, avec les filles vous parlez, n'ayez peur: vous resterez les maîtres!...

(1). G. DUHAMEL.

(2). Adolphe DUMAS.

(3). Lis Oulivado.

Environnés de l'ampleur et du silence des guérets, tout en vaquant à vos travaux, toujours attachés à la terre, vous voyez, au lointain, comme des accidents du temps, passer la pompe des empires et l'éclair des révolutions: pendus au sein de la patrie, vous verrez les barbaries passer et passer les civilisations (1).

Sa philosophie de la terre et des morts va trouver son application pratique dans la leçon que terre et morts nous donnent de résignation active et de patience. Entre le nirvâna oriental et la frénésie américaine, Mistral apporte l'évangile de l'action sage et disciplinée.

Voyons venir. Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain rappelons-nous que la patience est le pilier de la sagesse et, malgré tout, nous florissons, quand nous nous armons de patience (2). Rien ne s'accomplit sans le temps; rien ne lui résiste; gardons-nous de la hâte; laissons les forces naturelles agir naturellement. Ce n'est point l'optimisme d'un Capus professant que tout s'arrange: Mistral sait qu'il faut aider les choses à s'arranger; c'est une philosophie robuste qui se clôt en optimisme, une forte hygiène intellectuelle et morale, qui produit la grave sérénité, grave et souriante. Elle préside à toute la vie de Mistral, dont on a pu dire que ses quatre-vingts ans étaient son chef-d'œuvre.

(1). Lis Isclo d'or.

(2). Lis Oulivado.

Il faut donc accepter la vie telle qu'elle est, et elle n'est pas gaie toujours. Oh! Mistral n'aura jamais nié ni la douleur ni la mort, ni la difficulté de l'épreuve.

Tout ce qu'il a senti de la beauté du monde n'en compense pas la misère: elle en est éclaircie et ainsi rendue plus cruelle. Mais il s'appuie sur la pensée... Dès lors, le découragement ne signifie plus rien, l'erreur n'est qu'une exhortation à se relever (1). Mistral, qui a soupiré: — Dame! partout il y a ses troubles et le bonheur ne se pèse pas au quintal, fait écho à la parole hugolienne: — Peut-être faites-vous des choses inconnues — Où la douleur de l'homme entre comme élément: mais il ne dit pas: peut-être. Il est sûr, Chacun a ses maux et en se tournant, croit être mieux; agitation stérile. Le mal sert, dans l'ordre divin, à créer un bien: — Maintenant, pourtant, il est clair, maintenant, pourtant, nous savons que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien. Le diable porte pierre; le mal contribue à élever l'édifice prévu par Dieu. Ce qui semble le plus grand des malheurs humains, parce que la notion d'irréparable s'y mêle, la mort elle-même peut être heureuse: sur la tombe, prématurément ouverte, de la félibresse Antoinette de Beaucaire, Mistral reprend le thème des Grecs: — ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux, La plainte est spontanée, excusable: — Si parfois j'ai murmuré, dit le vieux moissonneur mourant, pardonnez-moi! La faucille, lorsqu'elle rencontre un caillou, crie, elle aussi...; mais elle est inutile: car le mal est prévu et nécessaire.

De même, en matière de bien, il faut savoir se contenter de peu: le secret du bonheur est là. Il fait bon vivre en Provence, à qui travaille et chante nos aïeux le savaient, qui travaillaient en chantant.

(1). Ch. MAURRAS. L'Étang de Berre.

Cette philosophie aryenne, Mistral la puise dans sa communion avec la nature, dans son commerce avec les paysans. L'homme de la terre, qui attend que la récolte germe, craint la grêle et le gel, marchande, guette l'occasion, espère dix ans pour acheter une maison ou un lopin, est bon professeur de patience: il l'a apprise des spectacles quotidiens qu'il a sous les yeux. Quand le père de Mistral mourut, cet homme, qui avait une grande foi, toujours content, quel que fût l'état de la température, appela le poète et lui dit: Frédéric, quel temps fait-il? — Il pleut, mon père, répondis-je. — Eh bien! dit-il, s'il pleut, il fait beau temps pour les semailles. Et il rendit son âme à Dieu.

Surtout, Mistral est optimiste, parce qu'il consent, nous l'avons vu, à un déterminisme. Il est né d'une race, sous un ciel, dans un cadre et dans un milieu qui l'ont préformé: — ... importance, dit Maurice Barrès, pour notre bien-être et pour la conservation de nos énergies supérieures, d'accepter un ensemble d'où nous dépendions. S'irriter contre cette formation serait superflu et criminel: il faut la comprendre et en tirer le maximum de développement utile.

Et Barrès a raison de parler des énergies supérieures: la résignation n'est point, de nature, passive, et même l'inutilité présumée des efforts n'empêche pas d'agir une âme haute, comme celle de notre Jean Lahor, qui pratiquait le pessimisme héroïque. Mistral trouve dans son acceptation une inspiration d'activité. A-t-il considéré comme fatales, par exemple, la décadence de la langue provençale, la disparition des anciennes coutumes? S'est-il contenté de les déplorer?

Point du tout. Il s'est dressé là-contre: il a agi. Il défendait une civilisation spirituelle. Et qui nous dit — il y a des signes avant-coureurs — qu'une humanité excédée de bruit, de hâte, de lucre, ne retournera pas, en adoptant maint progrès moderne, vers la vie simple et rustique, vers la bonhomie, la variété, la poésie familière que Mistral a si heureusement louées?

Pour se conformer à la mystique félibréenne, on n'a voulu donner que sept chapitres à ce petit travail: l'étoile a sept rayons. L'on ne se dissimule pas que le sujet est loin d'être épuisé et qu'il y a bien d'autres presciences chez notre poète. — Je tiens, écrivait Criton (c'est, sans doute, M. Charles Maurras), je tiens la plupart des vers de Mistral pour des prophéties bien supérieures à celles de Nostradamus (1). Mais peut-être que ces remarques rapides, en marge de grandes œuvres, auront permis de voir qu'il y a une philosophie mistralienne, génératrice d'activités nombreuses, et qu'elle n'est pas, comme certains l'ont cru, figée dans le culte du passé.

Que Mistral, précurseur lui-même, ait eu des précurseurs, laissés ici volontairement dans l'ombre, qui en pourrait douter? Le chef-d'œuvre suppose des ébauches. Qu'il n'ait pas tiré du néant cet ensemble d'idées et de sentiments, qu'il l'ait trouvé confus, épars autour de lui, qui en pourrait douter encore? C'est la loi même d'une action sociale. Qu'il ait eu raison: nous le croyons pour notre part, et bien d'autres avec nous. Il a eu, du moins, le rare mérite d'illustrer sa doctrine par sa vie et par ses poèmes. En sorte qu'il restera à ceux qui refusent d'accepter ses thèses la joie d'admirer la robe de pourpre dont il les a revêtues.

(1). Action Française, 9 avril 1912,

© CIEL d'Oc – Mai 2005